

ALAIN MIMOUN : TOUT POUR LA FRANCE !

Alain Mimoun, véritable monument du sport français, est aussi l'une des personnalités publiques les plus populaires de notre pays. Aux quatre coins de la France, on ne dénombre pas moins de quarante stades, quinze rues et autres édifices portant le nom de cet homme de foi et de convictions, natif d'Algérie. L'an dernier, le Président Chirac en a fait le premier Français d'origine nord-africaine Commandeur de la Légion d'honneur. En outre, fin 1999, les lecteurs de la revue Athlétisme l'ont élu "athlète français du siècle" ! Devant Marie-Josée Pérec, Guy Drut et Michel Jazy, excusez du peu...



un entretien
de **Karim Belal**
(RFI) avec
Alain Mimoun

H&M : Alain Mimoun, pourriez-vous nous expliquer dans quel contexte vous êtes venu au monde et dans quel milieu vous avez été élevé ? Comment votre enfance s'est-elle déroulée ?

Alain Mimoun : Je suis le fils aîné d'une famille de modestes agriculteurs du Télagh, un petit village du département d'Oran, en Algérie. Je suis né à 1 400 mètres d'altitude, un vrai montagnard en somme. Sur une fratrie de sept enfants, trois sont morts en bas âge, faute de moyens pour les soigner lorsqu'ils sont tombés malades. Ma mère, Halima, une femme que je vénère, tissait des couvertures de laine pour faire bouillir la marmite. Lorsque j'ai été en âge d'aller à l'école, elle a décidé de faire des sacrifices pour me permettre d'étudier. Car à l'époque, c'était un privilège réservé aux riches et aux colons.

Ma mère voulait faire de moi un instituteur. Dans cette perspective, à onze ans, j'ai décroché le certificat d'études avec une mention "bien". Un résultat fantastique pour un pauvre gosse qui crevait de faim. Mais quand nous avons demandé une bourse à l'académie pour que je puisse continuer mes études, c'est la seule qui a été refusée. Et ce en dépit de la qualité de mon travail scolaire, alors que des fils de colons moins bien notés, eux, furent boursiers... Voilà un bel exemple de ce qu'était la colonisation. Fondée sur une injustice totale qui allait inévitablement entraîner la perte de l'Algérie pour la France, malgré toutes les infrastructures créées en 132 ans de présence... Mais on ne peut rien construire de sain dans l'injustice et la ségrégation.

H&M : Suite à cette injustice, quelle orientation avez-vous donné à votre vie ?

A. M. : Eh bien, à partir de là, j'ai décidé de travailler pour aider ma mère. Mais je savais depuis longtemps que mon pays était de l'autre côté de la mer. Mes ancêtres, c'étaient les Gaulois. La France était déjà dans ma peau et dans mes veines. Par conséquent, qu'on ne me parle pas de ces c... d'intégration.

H&M : Comment avez-vous concrétisé cette volonté de rejoindre une nation à laquelle vous estimiez naturellement appartenir ?

MON ONCLE LE MARATHONIEN

Alain Mimoun est devenu champion olympique du marathon en pleine guerre d'Algérie, en 1956. Mais pour lui, les choses ont toujours été très claires. Depuis l'âge de douze ans, il se sentait français dans l'âme. D'ailleurs, pour la France, cette mère patrie qu'il a adoptée très tôt, Mimoun a tout d'abord versé son sang, durant la Seconde Guerre mondiale, en tant que soldat, engagé volontaire pendant sept ans. Puis, à la sueur de son front, sans argent ni dopage, il a bâti un palmarès unique dans l'histoire du sport français, dont l'apothéose fut effectivement son titre de champion olympique du marathon.

Aujourd'hui, après un tel parcours, Alain Mimoun peut donc légitimement affirmer : *"La France, je l'ai gagnée et portée sur mon dos, sur les champs de batailles et dans les stades. Ainsi, je peux passer partout, la tête haute !"* Cet homme auquel le général de Gaulle, pourtant peu enclin à la flatterie, reconnaissait une trempe exceptionnelle, suscite une reconnaissance universelle, y compris de la part de ceux qui ne partagent pas ses opinions... Alain Mimoun, cet homme à la fois simple et raffiné, auquel j'exprime mon respect et mon admiration, est mon oncle. Il m'a accordé le présent entretien dans son pavillon du Val-de-Marne, décoré avec goût, après un succulent déjeuner finement arrosé. Comme toujours chez lui.

*Karim Belal, journaliste,
Radio France International*

A. M. : C'est simple, je me suis engagé comme soldat, trois mois avant atteint mes dix-huit ans. La Deuxième Guerre mondiale allait éclater. Je me suis "tapé" neuf mois de frontière belge. J'ai vécu la débâcle avec les pauvres civils. J'ai vu des enfants tués par le mitraillage des avions italiens.

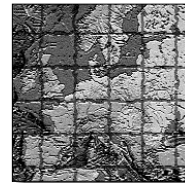
H&M : Et ensuite ?

A. M. : Tous mes copains réservistes et métropolitains ont été démobilisés. Mais moi, comme j'étais de l'active, on m'a envoyé à Bourgen-Bresse... Je venais me défouler sur un stade où des jeunes du coin s'entraînaient. Monsieur Vilar, un brave homme, responsable du club d'athlétisme local et correspondant du journal *Le Progrès*, m'a repéré... Et après un mois d'entraînement, j'ai concouru au championnat

départemental de l'Ain, sur 1 500 mètres. Devant 4 000 personnes, ce jour-là, j'ai mis vingt mètres dans la vue au favori et remporté la course...

H&M : Ensuite on vous a rappelé de l'autre côté de la Méditerranée ?

A. M. : En effet, j'ai rejoint le 19^e génie à Alger, où l'on m'a intégré à l'équipe de cross. Un an après, à vingt et un ans, j'étais champion d'Afrique du Nord. Ensuite, j'ai enchaîné par neuf mois de combat en Tunisie, contre l'armée de Rommel, sous les ordres de Giraud. Trois mois après, destination l'Italie, pour le débarquement, où nous nous sommes battus pendant un an, dont 37 jours en première ligne devant Monte Cassino. Sous l'uniforme, c'était la fraternité, toutes origines confondues. Devant la mort, nous étions tous égaux. Suite à une grave blessure, due à des éclats d'obus, j'ai failli perdre une jambe. Les médecins américains voulaient m'amputer, mais finalement j'ai atterri à l'hôpital français de Naples. Et les docteurs ont sauvé ma jambe. C'est pour ça que je crois profondément à la force du destin. Après une courte période de convalescence, ce fut le débarquement en France, sous les ordres du général Juin. Ville par ville, région par région, nous avons libéré le pays.



*En Australie, quarante ans après
les jeux Olympiques de Melbourne,
j'ai été reçu comme un chef d'État.
On m'a même proposé le passeport
australien. Ce à quoi j'ai répondu :
"Vous savez, j'ai déjà deux nationalités :
française et corrézienne..."*



H&M : Dans quelles conditions s'est opéré votre retour à la vie civile ? De quelle manière a commencé votre carrière d'athlète ?

A. M. : En 1946, après ma démobilisation, nous sommes venus nous installer en France avec mes deux sœurs, dont Ranja, ma préférée, qui a toujours été là dans les moments difficiles de mon existence. À cette époque, tous les grands clubs d'athlétisme de la capitale commençaient à s'intéresser à moi, grâce à mes performances sur 5 000 mètres. En 1947, je devenais champion de France sur cette distance, et un an après, malgré une blessure durant les phases de sélection aggravée par une bavure médicale, je gagnais la médaille d'argent du 10 000 mètres aux jeux Olympiques de Londres ! Le lendemain, je reprenais ma tenue de garçon de café et la vie dans mon petit deux pièces, où j'ai vécu pendant quatorze ans.

H&M : Puis vinrent des courses entrées dans l'anthologie du sport mondial...

A. M. : Eh bien ensuite, il y a eu les jeux d'Helsinki, en 1952, où j'ai arraché deux autres médailles d'argent, sur un 5 000 mètres baptisé depuis "le 5 000 du siècle", et sur 10 000 mètres, derrière mon ami Emil Zatopek, l'un des plus grands coureurs de tous les temps.

H&M : Mais la consécration de votre extraordinaire carrière sportive était encore à venir ?

A. M. : Un jour, Charles de Gaulle m'a dit : "*Mimoun, vous et moi nous possédons au moins deux points communs : l'amour de la France et la longévité.*" À Melbourne, en 1956, après avoir fini onzième du 10 000 mètres, je m'aligne donc au départ de mon premier marathon. À trente-cinq ans ! Tous les membres de la délégation française se moquaient de moi : "*Ce vieux Mimoun, il devient dingue, le pauvre...*" Moi, j'ai laissé faire. Après une course inoubliable sur le bitume de Melbourne, la consécration m'attendait au bout de ces fameux 42,195 kilomètres. J'étais champion olympique, médaille d'or de l'une des plus belles épreuves des jeux.

H&M : Récemment, l'Australie a tenu à vous honorer une nouvelle fois...

A. M. : Quarante-quatre ans après, l'Australie vient de me rendre un hommage fantastique, lors d'un voyage dont j'étais l'invité d'honneur. J'ai été reçu comme un chef d'État. On m'a même proposé le passeport australien. Ce à quoi j'ai répondu : "*Vous savez, j'ai déjà deux nationalités, française et corrézienne...*"

H&M : Pendant la guerre d'Algérie, eu égard à votre popularité, le FLN algérien n'a-t-il jamais tenté de vous récupérer politiquement ?

D.R.



A. M. : Les Algériens n'étaient pas fous. Même au plus fort de la guerre d'Algérie, le FLN n'a pas cherché à "m'enquiquiner". Ce qui ne fut pas le cas des autres grands sportifs originaires d'Algérie. Notamment, les footballeurs et les cyclistes. Mimoun, on ne l'a pas touché. Comment aurait-on pu oublier que j'avais combattu pendant sept ans pour la France, le pays de mon choix ? Un choix que le FLN a respecté. Du reste, lorsque je suis revenu pour la première fois en Algérie, en 1988, pour voir ma mère, j'ai reçu un accueil magnifique.

H&M : Quant aux gouvernements français successifs, n'ont-ils pas cherché à vous instrumentaliser, afin de justifier leur politique coloniale ? Les autorités vous ont-elles aidé d'une manière ou d'une autre ?

A. M. : La réponse est doublement non. Côté français, le moins que l'on puisse dire, c'est que matériellement, entre autres, on ne m'a pas du tout aidé. J'ai pourtant dignement représenté le pays.

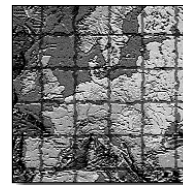
H&M : Avez-vous souvent été en butte au racisme ?

A. M. : Il y avait parfois deux poids et deux mesures. Je me souviens encore de ce kiné de l'équipe de France qui, lors des jeux de Londres, avait refusé de me masser... Comme je l'ai souvent vécu au début de ma carrière sportive, son comportement procédait d'un mélange de dédain et de racisme. Le public français, lui, n'a jamais exprimé la moindre réaction raciste à mon encontre. Pas en face de moi, en tout cas. Au contraire, je suis reconnu de tous.

H&M : Aujourd'hui, de grands sportifs d'origine maghrébine, tels Zidane et Benazzi, ont pris le relais. Que vous inspirent-ils ?

A. M. : Zidane et Benazzi, je suis fier d'eux. Et je les porte dans mon cœur, comme l'ensemble de ceux qui servent la France. Dans un autre genre, j'aime bien le groupe Zebda. Moi aussi dans ma jeunesse, j'étais musicien. Ma mère s'était même saignée à blanc pour me payer une clarinette.

H&M : Quel message souhaiteriez-vous adresser aux jeunes générations, notamment celles en difficulté et en déshérence ?



*Zidane et Benazzi, je suis fier
d'eux. Et je les porte dans
mon cœur, comme l'ensemble
de ceux qui servent la France.*

*Dans un autre genre,
j'aime bien le groupe Zebda.*



Alain Mimoun félicité
par le Président de Gaulle
en 1967. (D.R.)



N° 1226 - Juillet-août 2000 - 49

AU MIROIR DU SPORT

A. M. : Ce que je peux dire aux jeunes générations, c'est de ne jamais baisser les bras, de ne jamais désespérer, surtout quand on est dans la peine. Dieu sait que j'ai mangé de la vache enragée, mais je crois qu'on ne construit rien sans souffrir. Et après, on apprécie d'autant plus ce qu'on a acquis de haute lutte. La vie m'a enseigné qu'il ne faut jamais se décourager, ne pas lâcher le morceau.

Je considère également qu'il est très important d'avoir des repères et des valeurs intangibles. Pour moi, c'est la France, la foi en Dieu, tout le monde sait que je suis très croyant... Et de Gaulle. Il y a deux personnages historiques français qui sortent du lot à mes yeux, parce qu'ils ont combattu dans le seul intérêt de notre pays, leur patrie, la France : Vercingétorix contre les Romains et de Gaulle contre les nazis. ★

*Propos recueillis par Karim Belal
le 19 avril 2000*